

## LE SECRET D'UNE TOMBE

## TROISIÈME PARTIE

## LE FILS

—A quoi pense-t-il ? A sa mère, oui, à sa mère ! Pourquoi donc la malheureuse, après tant d'années écoulées, est-elle venue se placer entre mon fils et moi et troubler notre tranquillité ?

Le sculpteur n'avait pas eu besoin de voir cette femme inconnue, qui avait veillé au chevet de Paul dans la chambre d'hôtel de Bougival, pour être convaincu que c'était Léonie, revenue à Paris, quand il la croyait encore au delà des mers.

Depuis, en observant Paul, il avait pu se convaincre aussi que le jeune artiste pensait souvent à cette femme, qui lui avait témoigné un si vif intérêt ; sans doute il lui était venu à l'idée qu'elle pouvait être sa mère.

Pendant le premier mois qui avait suivi le drame de Bougival, Lebrun avait été très anxieux, constamment sur le qui vive, s'attendant à quelque tentative audacieuse de sa femme ; puis, voyant qu'elle gardait le silence, restait cachée, évidemment sous un faux nom, il s'était un peu rassuré, en se disant :

—Elle a peur, elle n'osera rien faire.

Et c'est pour éloigner de l'esprit de son fils la pensée de sa mère qu'il lui avait conseillé ces excursions, ces promenades aux environs de Paris dont nous connaissons le résultat, lequel était tout différent de celui que le sculpteur avait espéré.

Paul était devenu amoureux de Georgette et n'avait point pour cela cessé de penser à sa mère.

Tout de suite après le déjeuner, le jeune homme monta dans sa chambre et remplaça son costume d'artiste par un vêtement de ville d'une parfaite élégance.

—Tiens, fit Lebrun, quand Paul reparut devant lui, prêt à sortir, est-ce que tu ne vas pas aujourd'hui à la campagne ?

—J'en avais eu l'intention, en effet, mon père, mais j'ai changé d'idée.

—Je le vois. Ainsi tu vas faire des visites ?

—Oui, mon père.

—Chez qui vas-tu !

—Je vais voir d'abord Mme Villarceau et Mme Delteil, répondit Paul sans se troubler.

—Et ensuite ?

—Ensuite, mon père, je ne sais pas, je verrai ; je consacre mon après-midi à des visites obligées.

—Tu fais bien, car tu négliges un peu tes connaissances. C'est ce que me disait dernièrement M. le docteur Delteil ; il se plaignait doucement de tes trop rares visites ; ton ami Lucien lui-même ne te voit presque plus.

—Lucien est comme moi, mon père, très occupé.

—C'est ce que j'ai répondu au docteur ; et puis je lui ai dit que tu n'étais pas encore habitué à l'atmosphère de la ville, que dans l'intérêt de ta santé tu avais besoin de l'air vivifiant des champs et des bois, et que tu éprouvais un grand bien être à visiter successivement tous les environs de Paris, où tu faisais une riche moisson de croquis et de dessins pour tes albums.

Il est vrai, mon ami, que tu avais et que tu as encore besoin de distractions ; tes promenades à la campagne te font beaucoup de bien ; cela se voit dans la clarté de ton regard, dans l'expression de ta physionomie ; j'en éprouve une grande satisfaction.

Le jeune homme eut un sourire indéfinissable.

—Mais, poursuivit Lebrun, je serais plus heureux encore si, trop souvent, je ne voyais pas sur ton front quelque chose de sombre ; il me semble alors que tu ne te trouves pas bien auprès de ton père.

—Oh ! mon père, ne croyez pas cela ! protesta Paul avec un accent énergique.

—Je sais que tu as de l'affection pour moi, mon cher enfant.

—Je vous aime comme vous avez le droit d'être aimé de votre fils, avec le plus vive tendresse.

—Paul, dans n'importe quelle circonstance, ne l'oublie jamais, ton affection est ce que j'ai de plus précieux au monde, c'est ma vie.

—Mon père ! prononça le jeune homme très ému.

—Oh je n'ai pas à me plaindre de toi, mon ami, tu as toujours été le meilleur des fils et tu ne sais pas comme tu me rends fier. Mais je te le répète, parfois je m'attriste ; tu as des préoccupations qui m'inquiètent et je me demande quelles peuvent être les pensées qui t'obsèdent.

—Mon père, répondit Paul, souriant, il n'y a rien dans mes pensées, rien, croyez le bien, qui soit de nature à vous alarmer. Ah ! il ne faut pas m'en vouloir si, quelquefois, je pense un peu au passé et si je songe beaucoup à l'avenir.

Lebrun plongea son regard dans les yeux de son fils, comme s'il eût voulu pénétrer jusqu'au fond de sa pensée. Puis un peu brusquement :

—Va, Paul, mon ami, dit-il, va faire tes visites.

Le jeune homme prit congé de son père. Il alla à la plus proche station de voitures de place où il prit un coupé qui le conduisit à Passy. Il ne resta pas plus de vingt minutes avec Mme Villarceau et Mme Delteil. Il

remonta dans son coupé en disant au cocher de le conduire rue Lafayette, à l'angle de la rue de la Chaussée d'Antin.

La voiture s'arrêta où il avait dit ; il mit pied à terre, paya le cocher et, lentement, monta la rue, cherchant du regard la boutique dont l'enseigne était, lui avait dit son ami Albert, *A la Pensée*.

Bientôt il se trouva devant le magasin d'objets d'art, qui offrait aux yeux un étalage de véritables merveilles. Mais il ne jeta qu'un regard distrait sur toutes ces choses recherchées par les collectionneurs. Il éprouvait, on le comprend, une violente émotion.

Il respira avec force et, ayant repris son sang-froid, il ouvrit la porte et franchit le seuil.

—Que désire Monsieur ? lui demanda Elisabeth s'avançant vers lui avec son plus aimable sourire.

—Je désire parler à Mme Prudence.

—A elle-même ?

—Oui, à elle-même.

—Pour un achat ou une vente.

—Pour une chose très sérieuse, mais tout à fait étrangère au commerce,

—Eh bien, monsieur, veuillez me suivre.

Elisabeth ouvrit la porte du salon de sa maîtresse et dit :

—Madame c'est un jeune homme qui désire vous parler.

## V.—LA MÈRE

—Un jeune homme ! répéta la marchande à la toilette, en se dressant debout.

Paul entra dans le salon et la porte se referma derrière lui.

Il était devant sa mère. Oh ! il ne pouvait plus douter c'était bien sa mère, il la reconnaissait, il retrouvait dans sa mémoire les traits de cette mère qui, lorsqu'elle rentrait le soir, souvent très tard, se penchait sur son lit d'enfant pour lui mettre un baiser sur le front.

La mère, elle aussi, avait tout de suite reconnu son fils. Pâle, immobile, les yeux démesurément ouverts et toute tremblante, elle le regardait, éperdue, n'osant ni faire un pas vers lui, ni prononcer un mot.

Elle attendait, haletante, qu'il parlât le premier. Mon Dieu ! qu'allait-il lui dire ?

Cependant, machinalement, inconsciemment, elle ouvrit ses bras.

Peut-être était-ce ce que Paul attendait car, aussitôt, il laissa échapper de son cœur ce cri :

—Ma mère

Et il s'élança au cou de la malheureuse, depuis si longtemps sevrée des baisers de son fils.

Au cri de Paul elle n'avait eu que le temps de répondre :

—Mon fils, mon fils bien-aimé !

Sous les baisers du jeune homme, qu'elle n'avait pas osé aller trouver, mais qui venait à elle, comme attiré par l'amour maternel, elle se mit à pleurer à chaudes larmes, à sangloter.

En même temps, sur les joues de la mère et du fils grésillaient les baisers

Ah ! comme ils se dédommageaient de leur longue séparation !

Rien ne saurait rendre l'émotion de cette scène touchante. Ce n'était pas une froide étreinte, que celle de ces deux cœurs, de ces deux âmes qui venaient enfin de se rapprocher.

Ainsi le fils pardonnait à la femme coupable ; si bas qu'elle fût tombée, son fils la relevait ! Et à cette pensée que le pardon du père suivrait celui du fils, le rayonnement du bonheur éclatait dans ses yeux et sa physionomie reflétait une noble fierté, une beauté morale qu'on ne lui avait jamais connues.

Oh ! ce n'était pas une comédie qu'elle jouait, elle était sincère ; à cette heure il ne restait rien en elle de l'intrigante, de la femme vénale.

Quelques jours auparavant elle s'était donnée une combinaison louche et avait conclu une sorte de marché avec un misérable, un bandit ; sans doute, l'esprit du mal n'était pas étouffé en elle et plus tard encore, fatalement, elle subirait l'empire de ses mauvais instincts.

Mais, à ce moment, elle était tout entière à son amour maternel, elle s'y absorbait. De même que certains métaux en fusion rejettent toutes les scories impures, de même l'amour maternel élevait momentanément l'âme de Léonie au-dessus de tous les calculs méprisables.

Ils s'étaient assis sur le canapé, l'un près de l'autre. Elle tenait les mains de Paul dans les siennes et le dévorait des yeux.

—Laisse moi te regarder, lui dit-elle, te regarder longtemps ; vois-tu, il me semble que je passerais des journées entières, comme nous sommes en ce moment, sans pouvoir me lasser de te contempler. Oh ! qu'il est doux, le ravissement de mon âme ! Il y a longtemps, bien longtemps, va, que je rêvais ce bonheur sans oser l'espérer. Il est si grand, si inattendu, que je me demande encore si je suis bien éveillée.